Numéro 29

La Plume

Avril 2019

www.laplumedauphine.fr

Le Rap

l'Art-mour inavoué

@s_tph.mcg

La Plume

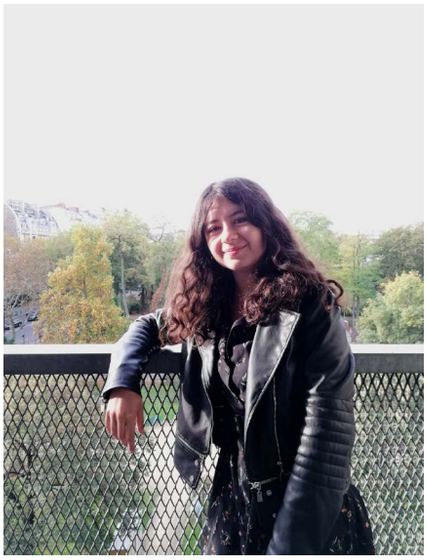
Journal de l'Université Paris-Dauphine - bisemestriel gratuit

n° 29

Université Paris-Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris Cedex 16, France
Association loi 1901

Édito

Quand on me demande les styles de musique que j'aime écouter, je réponds généralement « Tout, sauf le rap ! » Mais ça, c'était avant que les rédacteurs de La Plume me fassent changer d'avis. Mesdames, Messieurs les sceptiques, si vous pensez que le rap n'est pas de la musique, ce dossier vous est dédié. Parce que le rap, c'est un art à part entière, à la fois doux et violent, dur et émouvant, poétique et vulgaire, parce que c'est l'émanation d'une culture et non d'une sous-culture, la Plume lui dédie ce numéro 29. En espérant que vous apprécierez le flow de nos articles, je vous souhaite une bonne lecture.



Elisa AIDAN, Rédactrice en chef

Couverture

Retrouvez d'autres oeuvres de Stéphanie Macaigne sur son compte instagram :

@s_tph.mcg

Directeur de publication : Louis Fonteneau
Rédactrice en chef : Elisa Aidan

Chefs de rubriques
Actu Dau : Clara Cerrato
Décryptage : Camille Garry
Débat : Marie David
Culture : Pierre-Antoine Flick
Sport : Guillaume Lalau
International : Robin Taillefer
Dossier : Elisa Aidan

Mise en Page
Léo Dietsch, Fleur Karkegi, Lisa Laurence, Philippine Richer, Louis Roy, Inès Te, Lara Voisin

Impression : Chevillon Imprimeur

— Conseil d'administration —
Président : Louis Fonteneau
Secrétaire Générale : Inès Te
Trésorier : Victor Chen
Rédactrice en chef : Elisa Aidan
Responsable technique, communication et création : Fleur Karkegi
Responsable vie associative et partenariats : Clara Cerrato

— L'équipe —

Elisa Aidan, Mélissandre Archimbaud, Jeanne Bessière, Léandre Bierré, Clara Cerrato, Victor Chen, Paul Chevret, Lorraine Chouteau, Youssef Chraibi, Marie David, Mickael de Sousa, Léo Dietsch, Eléonore Dubray, Pierre-Antoine Flick, Louis Fonteneau, Emma Garnaud, Camille Garry, Fleur Karkegi, Guillaume Lalau, Lisa Laurence, William Lee, Gabrielle Lévy, Philippine Richer, Julien Robin, Louis Roy, Anouk Solliez, Fatine Tahlil, Robin Taillefer, Inès Te, Romane Van Leeuwen, Iris Valet, Lara Voisin, Yannis Zitouni.

— Nos partenaires —

Dauphine Université Paris | PSL

Sommaire

Actu Dau - - - - - - - - - - - - - - - - - - - page 4

• #BalanceTonCliché

Dossier - page 6

Le Rap, l'Art-mour inavoué

• Rap et poésie, destins liés
• Le rap, une victoire pour la musique ?
• France Belgique : le match retour
• Quel amateur de rap êtes-vous?

International - - - - - - - - - - - - - - - page 10

• La dimension internationale des gilets jaunes

Débat - page 12

• Encore de beaux jours pour la pédophilie chrétienne

Sport - page 14

• Les Français, ballon en main

Culture - page 15

• Tati, génie du cinéma

RETROUVEZ-NOUS !

La Plume

www.laplumedauphine.fr

contact : laplumedauphine@gmail.com

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université Paris-Dauphine, de PSL Research University ou des autres collaborateurs du journal.

- ISSN 2260-9857

Textes et images tous droits réservés à La Plume.

#BalanceTonCliché

Nous les entendons souvent, et contribuons parfois à les véhiculer, les stéréotypes genrés sont légion dans notre société puisqu'ils ont été admis par cette dernière. Mais d'où viennent-ils ? Ont-ils une utilité ? Comment exercent-ils une influence sur les différentes visions que nous avons du genre opposé ? Pour répondre à ces différentes questions, La Plume et Les Simone, deux associations de l'Université Paris-Dauphine, se sont penchées sur le sujet, dans le cadre de l'exposition photo des Simone dans le hall de l'université.

Un stéréotype est une « idée, opinion toute faite, acceptée sans réflexion et répétée sans avoir été soumise à un examen critique, par une personne ou un groupe, et qui détermine, à un degré plus ou moins élevé, ses manières de penser, de sentir et d'agir. » Bien souvent, ils sont difficiles à remettre en question car ils font partie de notre identité, non seulement celle d'un individu mais aussi celle de groupes d'individus tout entiers. La définition des stéréotypes de genre est un encore plus précise car « elle concerne des croyances entre hommes et femmes, leurs compétences, leurs attitudes psychologiques, leurs ambitions et leurs comportements ». Dans un contexte spécifique, on n'attend pas des hommes et femmes d'avoir des comportements similaires, les stéréotypes sont donc nés de généralisations.

Les deux catégories dans lesquelles nous pouvons classer ces derniers concernent les qualités personnelles et les caractères domestiques. Les personnes de genre féminin sont reconnues par leur tolérance, leur douceur et leur sensibilité et on attend d'elles d'être douces et séductrices. Les personnes de genre masculin, elles, ont des impératifs de virilité, de compétitivité et d'indépendance.

> « Nous ne considérons pas que les femmes soient supérieures aux hommes, nous voulons que leur égalité soit reconnue dans tous les domaines. »

Ces clichés ont des origines multiples, il est nécessaire de noter qu'un grand nombre d'entre eux s'enracine chez nous dès la plus tendre enfance. En effet, c'est dans la cour d'école que les stéréotypes s'installent : les filles jouent à la poupée et les garçons au train électrique. La socialisation primaire qui se fait par le biais de la famille et des pairs est un moyen pour la société d'inculquer ses normes et valeurs aux plus petits. Cette socialisation genrée se poursuit dans le « monde des adultes », notamment dans la sphère professionnelle dans laquelle des métiers sont aujourd'hui encore considérés comme « métiers d'homme » et où l'on retrouve peu de femmes. La raison à cela ? On a du mal à accorder notre confiance aux femmes pour l'exécution de certaines tâches, et ce, même dans le cadre de métiers pas très qualifiants. Par exemple, il est peu commun de voir des femmes mécaniciennes car c'est un domaine grandement dominé par les hommes, et le peu de femmes qui exercent ce métier rencontrent souvent des réticences liées à leur genre : il est difficile de laisser sa voiture à une femme pour en réparer un dysfonctionnement, et si la femme s'y connaissait naturellement moins en mécanique ?

L'impact de ces stéréotypes n'est pas moindre, ils peuvent donner lieu à de l'auto-censure (notamment dans la formation éducative et/ou professionnelle), à leur reproduction inconsciente et donc à leur confirmation en tant que caractéristiques propres à tel ou tel genre. L'association dauphinoise Les Simone a décidé de créer un projet autour de cette problématique, c'est une exposition photo ayant pour thème « #BalanceTonCliché ». La Plume est allée à la rencontre de cette nouvelle association, pour en savoir plus sur leur identité, leurs actions et leurs ambitions.

Depuis sa création, Les Simone a régulièrement fait face à ces questions :

Pourquoi le nom « Les Simone » ?

En référence à deux femmes qui ont permis l'avancée du féminisme au sein de notre société : Simone Veil et Simone de Beauvoir. Bien que l'ancienne ministre ne se soit jamais réclamée du féminisme, son projet de loi de dépénalisation de l'avortement, le soutien qu'elle a apporté pour la création de la Commission du droit des femmes, et ces nombreuses autres actions font d'elle une icône pour le combat contre les discriminations qui touchent les femmes. De son côté, Simone de Beauvoir a ouvert le débat grâce à ses écrits sur la situation de la femme. L'une comme l'autre ont largement contribué à une amélioration des égalités entre femmes et hommes.

Quel est votre combat en tant que féministes ?

Nous souhaitons l'égalité entre les genres. Nous ne considérons pas que les femmes soient supérieures aux hommes, nous voulons que leur égalité soit reconnue dans tous les domaines. Également, nous souhaitons faire avancer les représentations des féministes, souvent trop perçues comme des "hystériques", à défaut, alors que tout le monde devrait pouvoir se reconnaître comme féministe. Être féministe finalement, peu importe notre genre, c'est être de son temps. Le féminisme ne s'adresse pas qu'aux femmes ! A ce propos, nous manquons malheureusement d'hommes dans notre association (n'hésitez pas à nous rejoindre !!).

Notre approche est plutôt douce ; elle n'est pas moralisatrice, cela pourrait brimer certaines personnes et ce n'est pas comme cela que nous allons faire avancer le féminisme. Nous essayons d'éviter les clivages, de sorte que notre approche du féminisme puisse parler à toutes les Dauphinoises et tous les Dauphinois. Via nos actions, nous essayons de pointer du doigt les problèmes d'inégalités, de poser les bonnes questions. Nous invitons à la réflexion afin que chacun prenne conscience des différents problèmes.

Et que faites-vous des autres formes de discrimination ?

Lors du lancement de l'association, nous avons préféré nous concentrer sur une seule forme de discrimination, celle entre les femmes et les hommes. Ce choix était purement logistique, en un sens, nous ne souhaitions pas nous éparpiller avant même d'avoir réellement mis en forme l'association au sein de Dauphine. Mais Les Simone se solidifie, et dès l'année prochaine, notre association va commencer par élargir son champ d'action à la défense des droits LGBT+.

Quelles sont vos actions concrètement ?

Nous avons trois pôles au sein de l'association : le pôle des Veil, le pôle Leadership au Féminin, et le pôle Beauvoir. Dans le pôle des Veil, les membres se chargent d'organiser des ateliers dans des écoles primaires pour sensibiliser dès le plus jeune âge à cette question d'égalité, et pour lutter contre les stéréotypes de genre. Le pôle Leadership au féminin organise des conférences. Enfin, le pôle Beauvoir prépare des événements internes pour permettre aux Dauphinoises et Dauphinois de s'investir dans la cause féministe. C'est notamment ce dernier pôle qui a monté notre exposition « Balance ton cliché ».

A propos de l'exposition « Balance ton cliché »

L'exposition « Balance ton cliché » est très importante pour nous dans la mesure où elle constitue notre premier événement au sein de Dauphine. C'est par cette exposition que les Dauphinois nous découvrent, c'est la première impression que l'on donne ! L'idée était assez simple : cibler un cliché répandu sur les hommes et les femmes, et l'immortaliser en inversant les rôles. Exemple le plus classique qui permet d'illustrer : un homme faisant le ménage, une femme buvant une bière devant un match de foot. L'intérêt de cette exposition est non seulement de combattre là encore avec douceur les clichés, mais aussi de proposer une approche drôle et inclusive. Nous avons trouvé des volontaires pour poser : soit c'est eux qui ont donné leur idée de cliché, soit nous les avons aidés à en trouver un, puis nous avons travaillé tous ensemble pour faire une super photo ! Nous voulions quelque chose qui change, qui sensibilise, et qui soit sympa ! Nous avons également demandé l'aide du Lab Photo, qui nous a fait quelques-uns de nos meilleurs clichés. Inclure une autre association dans le projet, c'est inclure plus de personnes ; l'égalité nous concerne tous, la collaboration inter-association a beaucoup de valeur pour nous ! Et aujourd'hui c'est La Plume qui parle de nous : merci beaucoup !

La Plume x Les Simone

DOSSIER

Rap et poésie, destins liés

On l'entend bien trop souvent dans la bouche des non-initiés, le Rap c'est grossier, c'est gras, c'est cru et c'est sale : les « tchoin » et autres « beurette de luxe », pourtant surdiffusées, ne font pas rêver tout le monde. La majorité ne fait pas la règle, et le manque de subtilité de quelques interprètes mainstream n'a jamais empêché de plus petits de briller dans l'art des rythmes et des mots.

Pas de gros mots à la genèse

En France, d'abord diffusé dans les cercles underground, le genre se démocratise avec des artistes dont les textes sont exempts de brutalité, très proches de la musique populaire de l'époque. Même si les rimes sont rarement riches, le standard suit les codes traditionnels de la poésie, aussi les groupes composent classiquement en 16 mesures, contrainte à laquelle le sample, fond instrumental passé en boucle, se plie parfaitement.

Une grossièreté significative

Emergent ensuite des groupes comme Supreme NTM ou IAM chez qui la grossièreté devient commune, sans toutefois être ni systématique, ni aussi poussée qu'aujourd'hui. Cette nouvelle violence des mots veut se faire l'écho d'une violence réelle et sociétale que dénoncent les rappeurs de l'âge d'or. Elle est donc, au sens artistique du terme, significative. La grossièreté dans le rap est la composante d'un médium ayant un intérêt intellectuel, un objectif : choquer, impressionner, illustrer ou évoquer et autant de procédés permettant de faire porter plus fort leur message.

Si toutefois cette nouvelle désinvolture, inconvenante pour certains, devient habituelle, elle n'empêche pas ces nouveaux artistes d'employer des procédés propres aux poètes.

Moi trop hardcore ? Mais j'aimerais les voir morts
Je rêve parfois de les voir en victimes, martyrs dans un film gore

On entendra dans cet exemple de Supreme NTM des vers en alexandrins, des rimes intérieures (en or), l'assonance en M (moi, aimerais, morts, victimes, martyrs, film), tout en intégrant du vocabulaire anglophone et en assouplissant le concept de vers. C'est donc la naissance d'une poésie nouvelle, une nouvelle vague intégrant des rythmiques complexes et cassant les codes trop restrictifs.

Une perspective poétique actuelle

La musique est une industrie comme les autres, et le rap ne fait pas exception, aussi les rappeurs mainstream (ou plutôt leurs managers) s'évertuent à se créer une image permettant de toucher un public plus vaste. Tout en conservant une figure d'homme solide, éprouvé par la rue, la prison et le crime, ayant formé le noyau dur de leur auditoire, le but est d'effectuer un rebranding partiel en incluant une part de sensibilité masculine. Booba par exemple, sans renoncer à ses allures de gros-dur, s'est ouvert sur l'admiration qu'il a pour son défunt ami, Bram's (Comme une étoile), et plus récemment sur son amour pour sa fille (Petite Fille), donnant naissance à des vers que l'on n'attendait pas chez lui :

Comme une étoile j'ai disparu depuis longtemps
Mais tu me vois toujours briller, toujours scintiller
Ou
Ton rire ouvre la mer en deux
Repeint l'quartier d'un bleu, grand bleu, tu es ma lune

Un rap poétique qui n'en a pas le nom, le Slam

Le rap est une musique en perpétuelle évolution, et si celle-ci est passée par des phases bien sombres, elle a aussi connu ses moments de poésie. Le Slam n'est pas un sous-genre du rap, mais une pratique, au même titre que la battle, issue de la culture hip-hop : il s'agit d'un instant de liberté poétique, où les personnes sur scène récitent le fruit de leur écriture, sans limite de temps ou de style. De cette pratique découle un genre musical nouveau, où la force des mots prévaut. Son fer de lance, Abd Al Malik illustre merveilleusement le genre en jonglant entre les casquettes d'auteur, de compositeur, d'écrivain et d'interprète. Dans un style unique, alternant entre légèreté et fardeau des mots, le poète moderne fait l'esquisse de réalités tantôt idylliques, tantôt irracontables.

Les codes classiques brisés, la parole libérée, l'artiste de banlieue dé-stéréotypé, voilà ce qu'il faut retenir, la poésie n'est pas éteinte, elle vit au travers du rap, et le rap vit à travers elle.

Léo Dietsch, DEGEAD 1

A vous de déterminer l'auteur des deux quatrains ci-dessous, l'un est écrit par le poète Paul Verlaine, l'autre est de Nekfeu.

Et je reste le Maître...
Or, de moi-mêm'
Et s'il faut me l'permettre,
Je leur dis : « M. »

Soudain la gare se vide et les regards s'évitent
Et c'est la guerre civile, elle est si vile, l'amour se perd si vite
La terre mère étouffe sous la saleté de ses fils
Face à ces idées qu'on subit, je sais, la cécité te séduit

Premier: Paul Verlaine, « Rastas »
Second: Nekfeu, « Avant tu riais »

Le rap, une victoire pour la musique ?

Il est difficile de mentionner le rap sans évoquer les polémiques qui l'entourent. En effet, il n'y a pas que dans l'Octogone que les rappeurs s'affrontent ; et aux Victoires de la Musique la compétition est rude.

Entre dénigration et adoration, le rap est le genre musical qui divise le plus l'opinion populaire. Si certains estiment que « c'est pas de la musique », il a pourtant su créer une fan base qui concurrence tous les autres types de musiques, notamment chez les jeunes. Les rappeurs battent tous les autres artistes en nombre d'écoutes sur les plateformes de streaming audio, faisant du rap le genre musical le plus écouté en France. Mais, « écouté » n'est pas synonyme de « reconnu ». Il existe un véritable paradoxe entre l'importance qu'a acquis le rap ces dernières années et la place qui lui est accordé dans la culture française ; en témoignent les récompenses des Victoires de la Musique.

Une sous-représentation du rap aux Victoires de la Musique

Depuis 1985, les Victoires de la Musique décernent annuellement entre 10 et 15 prix aux artistes de la musique française. Actuellement, le palmarès se divise en 12 récompenses, mais le rap ne répond pas à l'appel. Si les rappeurs ne sont que rarement nominés dans les différentes catégories de la cérémonie, une seule leur est particulièrement consacrée : « L'album de musiques urbaines ». Premier problème : la part de rappeurs – dans un classement supposé récompenser les représentants de la musique française – n'est pas caractéristique de son importance au sein de la population française. Deuxièmement, la catégorie qui est réservée au rap ne porte même pas le nom du genre musical, mais cherche à l'engouffrer dans un style plus global qualifié de « musique urbaine ». Des questions d'équité et d'impartialité se soulèvent : l'organisation du concours cherche-t-elle par là à discréditer ce genre en lui donnant très peu de reconnaissance ? Peut-être qu'inclure et récompenser des rappeurs dans l'émission n'est ainsi qu'un effort nécessaire à faire pour limiter un tant soit peu le nombre de polémiques qui la rythme. Mais cette différence de traitement vis-à-vis du rap est peut-être vouée à changer, si on en croit les nominations au palmarès de 2019.

2019, l'année de la reconnaissance du rap ?

Cette année, un treizième prix s'ajoute aux catégories que l'on connait déjà : « L'album rap ». Un progrès pour le rap qui ne se substitue pas à l'album de musique urbaine mais s'y ajoute, doublant ainsi la probabilité pour un rappeur d'être nommé à une récompense. Outre cette nouvelle opportunité, cette année le rap est davantage représenté dans les autres parties de la compétition : Bigflo & Oli ainsi qu'Eddy de Pretto se font concurrence pour la Victoire de l'artiste masculin, ce dernier étant également nominé dans la catégorie « Concert ». Orelsan est aussi nominé pour trois récompenses autres que le rap ou la musique urbaine : le prix du meilleur concert, celui

de la création audiovisuelle et enfin de la meilleure chanson originale. Dans cette dernière catégorie, on retrouve aussi la seule rappeuse du palmarès, Aya Nakamura. On a donc pu assister à une augmentation du nombre de rappeurs gagnants lors des dernières Victoires de la Musique, tenant ainsi compagnie à Orelsan sur le podium.

Un autre problème de représentation : la diversité du concours

Orelsan est le grand favori du concours, nommé chaque année dans un nombre croissant de catégories. S'il est effectivement l'un des rappeurs les plus écoutés en France, des polémiques sont apparues, critiquant le manque de diversité du programme. A propos de la cérémonie des Victoires de la Musique de 2017, la chroniqueuse Rokhaya Diallo écrit sur Twitter « Mais même dans le rap, vous trouvez le moyen de ne nommer aucun.e artiste arabe ou noir.e ». Les reproches sont principalement formulés en réponse à l'absence de rappeurs tels que Booba, Niska ou PNL dans les nominations, alors que leurs chansons sont très écoutées par les amateurs de rap. Les nominations de 2019 semblent apporter plus de diversité à l'émission, mais ne représentent encore qu'une partie de la culture rap.

Lorraine Chouteau, L3 Eco App

France-Belgique : le match retour

C'est aujourd'hui la finale de la coupe du monde 2022 opposant l'équipe de France aux diables rouges Belges : l'occasion pour la Belgique de prendre sa revanche après la demi-finale perdue en 2018. Les joueurs font leur entrée sur le terrain, côté français il faudra garder un œil sur Tengo John, joueur technique aux punchlines affutées. Il est accompagné par Ademo, numéro 10, et d'Alfa Wann, joueur aux « bras secs mais aux pecs saillants » qui entend faire parler de son physique. En face, la Belgique comptera en attaque sur son triangle bruxellois JeanJass, Damso et Roméo Elvis qui comptent bien accrocher enfin une étoile à leur maillot.

Attention Jean-Pierre, coup dur pour la Belgique qui perd directement Roméo Elvis, paralysé par l'enjeu. Il aurait déclaré « on ne peut pas faire de blagues sur 2 étoiles, parce qu'on en a même pas une.... C'est un peu la loose ». La Belgique évoluera donc à 10 avant même le coup d'envoi.

C'est parti, l'arbitre siffle l'entame de la première période et c'est la France qui prend possession du ballon. Tengo John, surexcité par la blessure à l'égo du belge, lâche « moi j'mets des crochets des grands ponts, toi t'as raccroché les crampons ». Imparable pour le gardien choqué par cette absence de COURTOISie. 1-0 pour la France dès la 3ème minute !

Damso tente de remettre son équipe dans le match : « En indé', j'ai pas d'congés maladie, sur l'rrain-te comme Edinson Cavani »,

belle référence au goléador Argentin mais c'est repoussé par Ademo, toujours solide au milieu de terrain avec « un tacle à la gorge comme en BPL », la BPL étant la ligue 1 du foot anglais. Damso ne lâche rien et repart à l'offensive : « il n'y a pas d'hasard que des Eden » ! Très beau jeu de mot sur Eden Hazard récupéré directement par JeanJass dans la surface : inspiré par son compatriote, il humilie le gardien en face à face et lâche « je te fais danser comme Eden Hazard, ce midi j'ai mangé quelques rappeurs et des lasagnes ». 1-1, la Belgique recolle au score.

Ademo veut prendre le match à son compte. Il se lance depuis le rond central et perfore la défense belge avec une magnifique référence à Mark Lenders, ennemi du célèbre Olivier Atone d'Olive et Tom : « mon son c'est de la frappe, droit au but comme mark landers ». 2-1 après cette grosse action individuelle d'Ademo.

Alfa Wann compte bien profiter de la friabilité défensive belge et fait parler sa technique: « j'augmente le niveau, à base de passement de jambes, je rentre pendant que la défense flanche, auto-centre pivotement de hanche, je plante ciseau ». La foule est en délire sur ce troisième but tricolore, ça sent la manita pour l'équipe belge qui n'est décidément pas dans ses crampons aujourd'hui.

Damso perd son sang-froid pendant une phase de possession française. Il fait une faute grossière dans la surface avec « Faux-cul, j'étais comme un "Allez l'OM" scandé par un supporter parisien » et concède un pénalty. Face à face avec le gardien, le public retient son souffle, mais Ademo place un beau ballon à ras de terre dans le petit filet : « ma frappe y'a personne qui l'arrête, pénalty je souris au gardien ». L'addition est salée pour les belges avec 4-1 au tableau d'affichage à la mi-temps.

L'engagement de la seconde mi-temps est réalisé par JeanJass, aka Double-J. Ce dernier prend ses responsabilités et rappelle qu'il est le Ballon d'Or 2022 : « Nous c'est l'autre niveau, le ballon est fait en or, le boulot est fait en heures ». Il marque après un enchainement de passements de jambes, frappe dans la lucarne opposée, le gardien est battu et ça fait 4-2, la Belgique revient dans la partie !

Dans la foulée, Tengo John est coupable d'un énorme tacle à la gorge. Après utilisation de la Var, il prend un carton jaune pour sa déclaration : « je mets des tacles assassins à la fifa street 2 ». Encore une fois, Double-J prend ses responsabilités sur le coup franc : « ça fait boum, comme un coup franc de Juninho ». Très bel hommage au brésilien qui a fait le succès de Lyon dans les années 2000, la Belgique met la pression sur son adversaire avec ce troisième but.

La tension monte avec une frappe non-cadrée d'Alfa Wann : « j'rate ma frappe de loin, c'est mieux que d'mettre un but de pute ». Dans les 5 dernière minutes, Tengo John brille et obtient un penalty qu'il transforme :« je me suis hissé jusqu'en finale, pénalty panenka, Zinédine Zidane ». Une minute avant la fin, Ademo crucifie la Belgique : « igo ya mowglie dans l'arène, ciseau retourné comme Papin ». La France surclasse la Belgique et s'impose sur le score de 6-2, encore 4 longues années de « seum » à subir pour les belges.

Louis Fonteneau, M1 IOES, sur une passe décisive de Pierre-Hugo Reber, LISS

Quel amateur de rap êtes-vous ?

Le rap se définit autant par ceux qui le font que par ceux qui l'écoutent. La Plume vous propose donc un petit résumé non exhaustif des profils d'amateurs de musique urbaine. Attention, avant de commencer votre lecture nous vous conseillons de lire la notice d'utilisation.

Notice d'utilisation : cet article est à prendre au troisième degré.

Le puriste

Il n'écoute que du NTM ou du IAM, parce que « ça, c'était du vrai rap ». Il rappelle à qui veut bien l'entendre que « le rap, c'était mieux avant » et qu'aujourd'hui le niveau des rappeurs a vraiment décliné. Il regrette évidemment la disparation du rap conscient, lui qui frissonnait en écoutant Petit frère du haut de ses dix-huit ans en 2014. Une lueur d'espoir persiste toutefois, car il vient de découvrir l'album À l'ombre du show business de Kerry James, le dernier des mohicans, le seul rappeur conscient qui « kick ça bien » comme il dit. Bien entendu, il mène une guerre sainte contre Booba et Jul pour leurs propos irrévérencieux sur « les gros culs sur insta »[1].

Le relou

Le rap ou « la musique urbaine », comme il l'appelle, n'est pas vraiment sa tasse de thé. Lui qui a grandi avec Chopin, écouté les Beatles en boucle durant son adolescence et qui est maintenant fan d'Angèle et d'Eddy de Pretto, n'a jamais pu supporter le rap qu'il juge trop vulgaire. Par-dessus tout, le rap correspond pour lui à la fin de la musique et à l'avènement de « l'auto-thune », un sacrilège pour ce jeune homme pratiquant le violoncelle depuis ses douze ans. En soirée, avec ses amis, il rappelle souvent que « quand même, il faut dire que ce sont avant tout des paroles misogynes », ce qui fait très plaisir à sa nouvelle petite copine membre des Mutin.e.s.

Le « fuck boy parisien »

Le fuck boy est un aficionado de rap français : il écoute en particulier le collectif 1995, le S-crew, Nekfeu et Lomepal à ses heures perdues, parce que « ça change un peu ». Pour lui, la société va mal, mais heureusement le rap dénonce tout ça. Il ne porte quasiment que du Suprême ou du Trasher, ne quitte jamais sa paire de Stan Smith un peu abimée mais pas trop et son jean troué au genou gauche.

Passionné de skate, il fait des « ollies » avec sa trottinette électrique et son jeu préféré est Tony Hawks qu'il a débuté sur PS2, un « chef d'œuvre » selon lui. Il hésite maintenant à se faire un tatouage ou un piercing, mais sa maman n'est pas trop d'accord et il ne faudrait pas quelque chose de trop visible car « pour travailler à la Défense, c'est moyen ».

Le mec sensible

Il aime beaucoup le rap, surtout les sons avec une « instru » au piano. Même s'il se donne souvent un air sombre et mystérieux, au fond de lui, il souffre, il a du mal à se remettre de sa rupture de 3ème avec Sophie, son ex. Il se dit romantique, ses chansons préférées sont Histoire d'un premier amour de Souf et Selfie de Vald. Parfois, il se sent seul dans le métro.

Le fan de Jul

Comme son nom l'indique, il est fan de Jul qu'il écoute en soirée comme dans le métro parce que « c'est golri mdr, mais en vrai il y a des vraies paroles ». Pour lui, Jul est sous-coté, mais bon, il a autre chose à faire que de perdre son temps à expliquer pourquoi Jul est le nouveau Serge Gainsbourg. Il vient du sud, mais il a perdu son accent sauf quand il dit « paing », ne demande jamais des « paings » au chocolat mais des chocolatines, parce que « sinon ça serait un bout paing avec du chocolat dedans ». Supporter de Marseille, il ne rate pas une occasion d'aller au Vélodrome et n'oublie jamais son drapeau ~~de l'Algérie~~ de la Bretagne. Il aime beaucoup Naps et Alonzo et trouve que la bande-son du film Taxi 5 était vraiment cool (c'est d'ailleurs son film préféré !). Il n'a pas encore son permis moto mais hésite de plus en plus à le passer, pour faire du stunt en Y avec sa Honda.

Louis Fonteneau, M1 IOES

1 Roméo Elvis : 300, Color Session.

La dimension internationale des gilets jaunes

Depuis près de six mois maintenant, la mobilisation des gilets jaunes est de tradition tous les samedis. La popularité du mouvement s'est néanmoins affaiblie, les manifestants se retrouvant à un nombre diminué de 90% et le soutien des Français se dégradant : l'image des gilets jaunes semble ainsi se ternir progressivement. En parallèle, le mouvement s'est élargi bien au-delà des frontières françaises. De l'Egypte à la Belgique en passant par le Burkina Faso, le mouvement des gilets jaunes a pris une portée internationale.

Des revendications communes

La multiplication des revendications des gilets jaunes tend à faire oublier la raison première de la mobilisation : la hausse des prix des carburants. Cette mesure a également su déclencher une révolte en Belgique, qui a vu des centaines de manifestants en gilets jaunes défiler dans les rues de Bruxelles et de Charleroi dès les premières semaines du mouvement. Non seulement le gilet jaune a été repris en tant que symbole, mais les méthodes des manifestants belges s'inspirent beaucoup de leurs voisins français : des manifestations concentrées autour des hauts lieux de pouvoir, des blocages routiers ainsi que des manifestations violentes et violemment réprimées.

La Belgique étant le quatrième pays de l'Union Européenne où le carburant est le plus taxé, le mouvement a trouvé un certain soutien populaire. Ainsi, les gilets jaunes belges, dans une volonté de révolution commune à la France, ont réclamé la démission de leur Premier Ministre, Charles Michel, et contrairement à la France, l'ont obtenu après plusieurs semaines de crise sociale et politique. Les mécontentements des Belges et des Français se sont croisés autour des mêmes volontés de changement, provoquant une grande similarité dans leur révolte. Néanmoins, le symbole du gilet jaune est devenu tel qu'il a été repris pour défendre des causes plus variées.

> « La symbolique révolutionnaire par la tendance vestimentaire n'est pas un phénomène nouveau »

Un symbole fort

Le gilet jaune, vêtement peu précieux et peu onéreux que tous les automobilistes possèdent et qui ne sert qu'à titre exceptionnel, est très vite devenu un signe de ralliement ostentatoire doté d'une puissance symbolique. Quel que soit le niveau de vie, l'origine sociale et les opinions politiques des individus, tous peuvent avoir accès, sans trop débourser ni trop chercher, à un gilet jaune. Non seulement il peut se répandre largement sur une grande partie de la population, mais le gilet jaune constitue un signe visuel très visible de soutien au mouvement.

La symbolique révolutionnaire par la tendance vestimentaire n'est pas un phénomène nouveau, loin de là. Que ce soit les pantalons des sans-culottes lors de la Révolution Française ou les foulards rouges des khmers lors du Kampuchéa démocratique, nombreux sont les mouvements révolutionnaires qui ont amené un changement culturel par un habit, une image.

La particularité du gilet jaune vient aussi de l'utilisation contestataire d'un vêtement, à l'origine exigé par les autorités pour des raisons de sécurité routière. Se défaire de cette norme de sécurité imposée en la transformant en signe de révolte permet une émancipation par la transgression. Porté par la dynamique d'une partie de la population française, pays des droits de l'homme et historiquement porteur de

changements sociaux, le gilet jaune s'est exporté dans bien d'autres pays que la Belgique.

Une portée européenne

En Espagne, les rues de Madrid se sont trouvées investies par les « chalecos amarillos » (gilets jaunes) dès décembre, réclamant une hausse des pensions de retraite. En Allemagne, des manifestations en gilets jaunes de l'extrême droite ont visé à dénoncer la politique d'Angela Merkel, s'identifiant aux Français réclamant la démission de Macron. Au Pays-Bas, quelques centaines de manifestants en gilets jaunes se sont mobilisés devant le parlement à la Haye et dans le reste du pays afin de montrer leurs difficultés à maintenir leur niveau de vie face à une baisse significative du pouvoir d'achat.

Les classes populaires et moyennes, les plus touchées par le creusement des inégalités, ne sont cependant pas les seules à manifester leur mécontentement sous la couleur jaune. En Serbie, un député de l'opposition a enfilé un gilet jaune pour représenter les citoyens mobilisés contre la hausse des prix du carburant dans plusieurs villes et routes serbes.

> « Le gouvernement Egyptien a préféré interdire la vente de gilets jaunes »

Une portée internationale

Le mouvement des gilets jaunes a même été repris au-delà des frontières européennes et a touché le Moyen Orient. Au Liban, le symbole a été utilisé pour décrier la situation économique et politique du pays. Il en va de même en Israël, pour critiquer cette fois la hausse des prix de l'électricité et des vivres. Face à une instabilité sociale croissante chez ses voisins, le gouvernement Egyptien a préféré interdire la vente de gilets jaunes dans le pays. Des pressions ont été exercées sur les commerçants par la police, indiquant que les transgresseurs seraient sanctionnés. En effet, la volonté de stabilité du gouvernement s'est raffermie avec les populaires manifestations de Janvier célébrant la révolution de 2011 et le gouvernement a préféré éviter tous débordements supplémentaires.

Néanmoins, il est aisé de tomber dans la surinterprétation et il est vrai que si les gilets avaient été bleus, le mouvement aurait été celui des gilets bleus. Et s'il n'y avait pas de gilets à disposition des insurgés, le mouvement aurait pu être celui des vêtements bleus. Mais l'idée de la révolution des classes populaires oppressées économiquement et politiquement par une élite reste la même au-delà du symbole.

C'est aussi le cas de la Bulgarie, où des milliers de manifestants se sont rassemblés dans les rues de Sofia, capitale bulgare, mais aussi dans d'autres villes et pour bloquer les routes au niveau des frontières grecques et turques. L'ampleur du mouvement a surpassé celui d'Allemagne et d'Espagne. La cause est double. D'une part pour dénoncer la flambée des prix des carburants. D'autre part pour dénoncer l'augmentation des taxes sur les vieux véhicules polluants qui écrasent une grande partie des classes modestes. Contrairement aux pays précédemment cités, la Bulgarie est un des pays les plus pauvres de l'Union Européenne et une baisse du niveau de vie serait encore plus préoccupante.

Dans le même sens et bien au-delà des frontières de la France et de l'Europe, le mouvement des drapeaux et chemises rouges du Burkina Faso a mobilisé plus de 3000 personnes dans la capitale Ouagadougou. Ils dénoncent quant à eux la baisse du pouvoir d'achat entraînant une paupérisation généralisée de la population. Cela est causé également par une hausse des prix des carburants. Ce dernier représente près de la moitié des dépenses pour les plus démunis et la taxe dénoncée prévoit d'augmenter les prix d'encore 12%. Tandis que près de la moitié de la population burkinabé vit sous le seuil de pauvreté, le gouvernement justifie cette taxe supplémentaire par la nécessité de financer l'effort de guerre contre les groupes terroristes gangrenant le pays.

Des pays les plus riches du monde comme l'Allemagne aux pays ayant les IDH les plus bas comme le Burkina Faso, le mouvement des gilets jaunes a permis une mobilisation et une réalisation d'une part de la population de l'oppression économique et politique qu'elle peut subir. Par un symbole fort. Par des revendications communes. Par un esprit révolutionnaire.

William Lee, DEGEAD 1

Encore de beaux jours pour la pédophilie chrétienne

7% en Australie, 6% en France et 5% aux Etats-Unis ! Dans son enquête « Pédophilie dans l'Eglise : le poids du silence » aux allures de Spotlight, Cash Investigation et Mediapart révélaient en 2017 ces chiffres vertigineux représentant la part de prêtres pédophiles au sein de l'Eglise catholique.

Alors que le Pape François réunissait les grands pontes de l'Eglise pour endiguer la pédophilie chrétienne en février dernier, l'évêque de Rome a déclaré que « tout le monde savait, mais personne n'en parlait. La pédophilie est présente dans toutes les cultures, mais le phénomène est encore plus scandaleux dans l'Église parce qu'en contradiction avec son autorité éthique.» Sans pour autant apporter de solutions, le *mea culpa* du Pape a fait ressurgir le spectre d'un système institutionnalisé de couverture pédophile. Dans un milieu où la culture du secret est de mise, la loi de Dieu semble prévaloir sur celle des Hommes.

De la « tolérance zéro » à la crédibilité zéro

Le 21 septembre 2017, le Pape François déclarait la « tolérance zéro» vis-à-vis des prêtres pédophiles. Exemple le plus récent des dérives de l'Eglise, le cardinal Barbarin, archevêque de Lyon condamné à 6 mois de prison avec sursis pour non-dénonciation d'agressions sexuelles sur des jeunes scouts en 2013. Pourtant au courant du passé pédophile de l'abbé Preynat depuis 2010, le cardinal avait choisi de couvrir les agissements de son subalterne et de préserver l'image de la chrétienté.

Selon Médiapart, il est loin d'être un cas isolé. Sur les 27 évêques qui ont couvert des faits d'abus sexuels en France, 6 sont toujours en poste. Plus grave encore, entre 1960 et aujourd'hui, 34 agresseurs sexuels liés à l'Eglise catholique ont été couverts par la chrétienté sur le sol français pour un total de 342 victimes.

Les services du procureur de Pennsylvanie ont également publié, mardi 14 août 2018, un rapport révélant que plus de 300 « prêtres prédateurs » ont commis des abus sexuels sur au moins 1000 enfants, pendant 70 ans et avec la complicité du clergé. Seuls deux cas feront l'objet de poursuites judiciaires, la faute à une hiérarchie souvent active pour couvrir les agressions sexuelles et protéger les auteurs des actes. « Des prêtres violaient des petits garçons et les hommes d'église qui étaient leurs responsables n'ont rien fait. Durant des décennies », précise le rapport.

Alors comment ces prêtres échappent-ils à la justice ? La solution préférée de l'Eglise est « l'exfiltration ». Pour dissiper l'implication de deux prêtres dans des affaires d'agressions sexuelles en 2013, la chrétienté a exfiltré le premier en Guinée (désormais à Lyon et en fonction) et le second, parti de Conarky, termine sa carrière en Haute-Loire.

Ces mutations vers d'autres diocèses effectuées, il fallait en dissimuler la cause réelle. Jamais dénoncés à la justice, les intitulés des postes des prêtres étaient donc maquillés avec des formules comme « à la retraite », « en congé », ou « en mission d'études ». Le théologien et père Philippe Lefebvre explique « qu'il y a une omerta sur ces sujets dans l'Église, un silence organisé avec des rouages qui ont l'habitude de tourner. »

Des abus de pouvoir à la sauce Fight Club

Dans un réquisitoire adressé aux 190 participants du sommet consacré aux abus sexuels, Reinhard Marx, président de la conférence épiscopale allemande, avait déclaré que « des dossiers qui auraient pu documenter ces actes pédophiles et indiquer le nom des responsables ont été détruits par l'Eglise ou n'ont pas même été constitués ».

Le cléricalisme, autrement dit la confiance excessive placée dans l'autorité des hommes d'Eglise, favorise les abus de pouvoir et entretient le silence. Dans l'Eglise catholique, le célibat consacré est la clé d'accès au pouvoir. Il donne un accès privilégié aux familles, aux enfants. Il fait de vous une personne de confiance, à qui on reconnaît de l'autorité. Or, l'abus sexuel est aussi un abus de ce pouvoir. Alors pour camoufler ces actes, certains diocèses ont organisé des «rencontres de pardon et de miséricorde» entre les victimes et leurs agresseurs, en présence d'une personne de l'évêché.

C'est ce qui a été proposé à Alexandre, une des victimes du père Preynat. En 2014, une collaboratrice de Mgr Barbarin lui a proposé de rencontrer le prêtre qui l'avait agressé quand il avait 10 ans. La réunion s'est finie par deux prières de pardon, un Notre-Père et un Je vous salue Marie, main dans la main. « Le prêtre a reconnu m'avoir agressé ainsi que beaucoup d'autres scouts à l'époque. C'était insidieux, mais on m'a fait comprendre que mon témoignage avait été entendu, que ce que j'avais vécu était douloureux mais qu'il ne fallait plus en parler ».

> “Parler des autres, c'est prendre le risque qu'on parle de vous. Voilà la clé de l'omerta et du mensonge généralisé de l'Eglise”

L'un des anciens évêques auxiliaires du cardinal, qui a reçu en 2011 une victime, justifie son inaction devant la justice par le caractère sacré de la « confidence ». Cette démarche est symptomatique d'une époque pas si lointaine au sein du clergé où il fallait éviter le scandale public, protéger l'institution plutôt que les victimes. Une tradition du silence donc, qui fait partie de l'histoire de l'Eglise catholique.

Si les hommes d'Eglise restent muets, c'est pour se protéger par amitié et par idéologie. Surtout, la lutte contre la pédophilie ferait les frais de jeux de pouvoirs au sein de l'Église. Parler des autres, c'est prendre le risque qu'on parle de vous. Voilà la clé de l'omerta et du mensonge généralisé de l'Eglise. Au Vatican, on est comme dans *Fight Club* – et la première règle du *Fight Club* c'est qu'il est interdit de parler du *Fight Club*.

Endiguer la pédophilie chrétienne : nécessaire mais impossible pour François

Pour l'auteur du livre *Péché originel* Gianluigi Nuzzi, le Pape François « n'a pas envie d'ouvrir les tiroirs, de sortir les dossiers. » Pourtant, endiguer la pédophilie de l'Eglise chrétienne pourrait bien permettre d'inverser la chute de crédit envers l'institution. D'après les résultats du sondage Cevipof-Opinionway, publié le 11 janvier 2019, la cote de l'Église catholique auprès des français a baissé de cinq points par rapport à l'an dernier. Nicolas de Brémond d'Ars, prêtre et sociologue, explique cette chute sans surprise par « les nombreuses affaires pédophiles ».

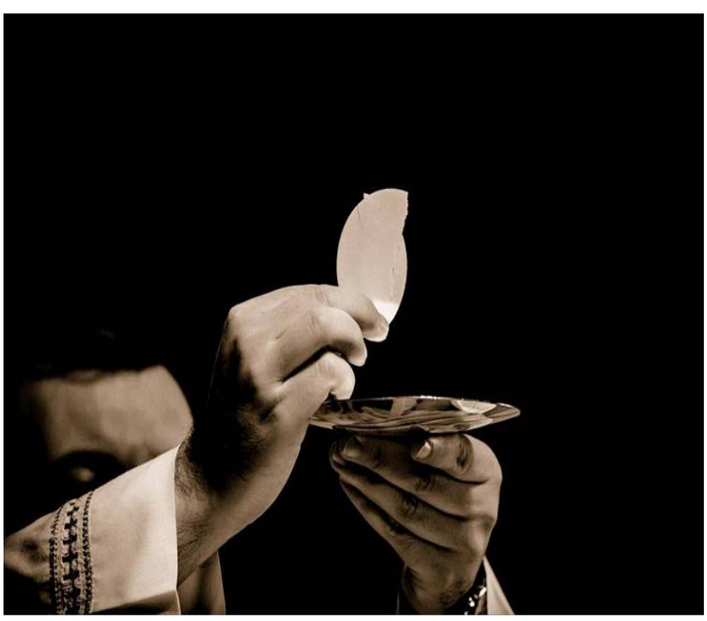
Si certains hauts responsables catholiques semblent penser que l'épidémie de pédophilie est un phénomène uniquement dû à des homosexuels ayant infiltré la prêtrise, la vérité est que près de 80% des prêtres du Vatican seraient gays, selon les chiffres avancés par Frederic Martel dans « Sodoma ».

Mettre un terme au célibat consacré n'est donc pas une solution. Pour les chercheurs américains Philip Jenkins et Thomas G.Plante, des affaires importantes d'abus sexuels sur mineurs ont aussi été le fait de pasteurs protestants et de responsables d'autres religions, qui peuvent se marier. Le psychanalyste et père Stéphane Joulain a quant à lui montré qu'il n'existait aucun lien entre le célibat consacré et la pédophilie. En revanche, en tant que statut social permettant d'avoir une identité sociale non liée au mariage, le célibat consacré a pu attirer des pédophiles vers la prêtrise.

Toujours selon le père Joulain, la pédophilie serait en grande partie lié à l'immaturité affective massive dans le clergé : 60%, d'après plusieurs études, faites auprès du clergé américain. Avoir été élevé dans des petits séminaires, c'est-à-dire hors de toute confrontation à l'altérité sexuelle, n'a pas contribué à un développement pleinement satisfaisant de l'affectivité de nombreux prêtres qui ont abusé de mineurs de 12 ans à 17 ans.

Malgré toutes les explications qu'on veut bien trouver, l'homophilie de l'Eglise couplée à la position de pouvoir exercée par les prêtres continuent d'alimenter un système organisé et immuable de pédophilie, avec ses protecteurs et ses secrets. Cette institution est l'une des plus anciennes du monde, et sa plus grande réussite a été de survivre presque inchangée pendant 2000 ans. Chaque Pape est prisonnier de la grande institution qu'il dirige, et François ne fait pas exception à la règle.

Pierre-Hugo Reber (L3 LISS)



SPORT

Les Français, ballon en main

Si les handballeurs français n'ont pas réussi à décrocher leur 7ème titre de champions du monde en Janvier, les françaises ont réussi à remporter à la suite les derniers championnats du Monde (2017) et d'Europe (décembre 2018). Comment la France s'est-elle imposée comme la Nation à battre du handball ?

Les Experts, les Costauds, les Barjots, Les Bronzés

Non, ce ne sont pas les titres des prochaines comédies françaises de l'été, mais bien les surnoms donnés aux handballeurs français. Si les Barjots et les Costauds ont chacun permis d'ajouter une étoile au maillot de l'équipe de France (1995 et 2001 respectivement), ce sont bien les Experts qui ont étoffé le palmarès français : deux médailles d'or (2008 et 2012) et une médaille d'argent (2016) aux Jeux Olympiques, quatre victoires aux championnats du Monde (2009, 2011, 2015, 2017) et deux championnats d'Europe (2010 et 2014). Ils permettent à l'équipe de France d'être l'équipe masculine la plus titrée en championnats du monde toutes compétitions confondues (« seulement » 5 pour les Etats-Unis en Basket, et pour les Brésiliens en football).

L'avènement des « Battantes » ?

L'équipe de France féminine a récemment montré des signes très encourageants. Dans une AccorHotels Arena remplie, les Bleues ont su renverser l'équipe Russe, qui avait déjà battu la France lors des phases de poule de la même compétition. Les voilà maintenant championnes d'Europe et championnes du Monde, après leur titre remporté en 2017, la même année que les hommes. Leur palmarès n'est peut-être pas aussi fourni, mais leur dynamique semble plus favorable, après les différents revers de l'équipe de France masculine aux derniers championnats du Monde et d'Europe (médailles de bronze).

Les recettes du succès

Si le handball était vu comme un « sport de préau », il se démocratise dans les années 1990, avec le début des succès des équipes nationales lors des compétitions internationales, et notamment en 2001 avec la victoire à domicile des français lors des championnats du Monde. La visibilité des équipes nationales a contribué au développement du nombre de licenciés, qui a doublé entre 2000 et 2016. Le handball compte aujourd'hui environ 550 000 licenciés, dont 35 % de femmes.

Au niveau des sélections nationales, la Fédération a investi d'importants moyens pour une parité entre les équipes masculines et féminines. L'équipe qui encadre les joueuses est de la même taille que pour les joueurs. La parité dans les primes de résultats est assurée, et une ligue professionnelle, créée en 2008, assure la professionnalisation des joueuses au même titre que pour les joueurs.

> « Le handball reste un sport peu mondialisé »

Le succès est également permis par le fonctionnement de la Fédération Française de Handball. La Fédération, organisée en réseau de pôles présents dans toute la France, vise à collaborer avec les acteurs régionaux pour assurer la détection et l'encadrement des joueurs et joueuses. Les évènements d'initiation, telles que les journées du mini-hand dans les stades et la pratique dans les collèges, permettent de développer la visibilité du sport auprès des plus jeunes.

Le handball international pourtant à la traîne

Si la discipline est une réussite en France, elle souffre au niveau mondial. Le handball reste un sport peu mondialisé, réussissant essentiellement aux nations européennes. Depuis 2000, le seul pays non-européen à avoir remporté une médaille aux championnats du Monde est le Qatar, en 2015. La Fédération Internationale de Handball est également peu présente à l'international. Alors que la ligue de basket dispose de 210 employés sur les 5 continents, le handball n'en compte qu'une quinzaine, tous basés en Suisse. Et cela n'est pas dû à un manque de moyen, la ligue ayant enregistré près de 15 millions d'euros de bénéfices nets en 2017, surtout grâce à la vente des droits de diffusion. Si la place du handball n'est pas menacée pour les JO de Paris en 2024, elle pourrait l'être dans le futur si un important développement extra-européen n'est pas envisagé.

Léandre Bierré, L3 GBD Mannheim

Tati, génie du cinéma

Il est de certains artistes aimés et reconnus qu'après leur mort. « On le pleure mort, il aurait fallu l'aider vivant ! » Philippe Labro eut ce mot à la suite de la disparition du réalisateur, metteur en scène, acteur et mime plus qu'avant tout, Jacques Tati (1907-1982).

Il est vrai que certains d'entre vous ne connaissent pas Tati, et pourtant, sa filmographie fut riche cinématographiquement et artistiquement. Tout d'abord, Jacques Tati, c'était un style unique : **des films quasi sans dialogues, mais riches de sens et de jeu**, c'était une gestuelle et un comique d'observation.

"Monsieur Hulot" en était l'incarnation totale et parfaite. Ce personnage atypique et attendrissant n'était pas forcément principal mais central. Quand bien même il était au cœur de la péripétie, Hulot n'était pas Charlot : Chaplin était le moteur de la scène, il attirait les regards autour de son action dont il était le générateur et le héros. Hulot, c'était le contraire : il pouvait arriver dans une scène et déclencher des choses malgré lui, et peut-être observer, puis quitter la scène.

A ce titre, le personnage se noyait dans un environnement qui ne pouvait être sien. Son aspect furtif et cette maladresse faisait de Hulot un personnage dépassé par son époque, celle du modernisme. Ce décalage total de son corps, à la démarche unique et hésitante, pourtant élégante ; cette gestuelle étant alors celle de quelqu'un qui n'a pas sa place et qui ne la trouve pas, ni socialement, ni spatialement.

Le style cinématographique de Jacques Tati, c'est alors ces plans fixes et larges qui lui permettaient d'inscrire graphiquement ses idées dans un cadre. A dessein, ces plans pouvaient mettre en scène la gestuelle *tatienne*, puisque les films avaient le moins recours possible aux dialogues – sans être des films muets pour autant. Le cinéma de Tati, c'est moins de blabla, plus de place au geste et au jeu de personnage. **La force de l'*esprit Tati*, c'est cet absurde et ce comique de situation**. Et donc, quoi de mieux qu'un antihéros pour dénoncer l'absurdité de la modernité ? Car son personnage, timide et assez réservé, avait besoin de découvrir le monde qui l'entourait, de façon sensorielle. Cette manière de sortir du cadre de la société réglée et régulée des années 1950, 1960 et 1970 était définitivement un regard critique du réalisateur. A travers son personnage qui nous invitait à dépasser la ligne, Jacques Tati avait résolument un regard critique sur la société moderne.

> « Quoi de mieux qu'un antihéros pour dénoncer l'absurdité de la modernité ? »

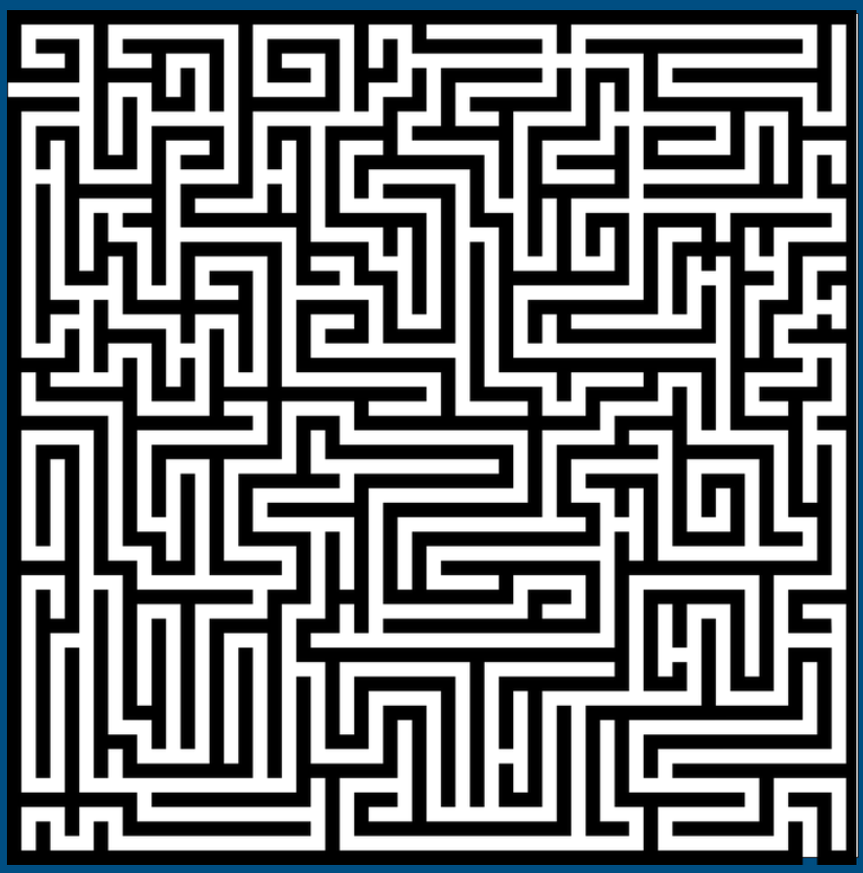
La critique de Tati sur le modernisme se retrouve notamment dans l'absurde de la technique d'après-guerre. Cependant, le regard effaré de Hulot était toujours bienveillant, même face aux personnages les plus caricaturaux qui n'étaient pas méchants ou mauvais. Tati se demandait alors *comment l'individu traverse le monde qui change ? Comment des enfants et des adultes ont de l'appétit pour des gadgets (in) utiles ?* Il faisait semblant de s'intégrer à une société qui allait trop vite pour lui, une société à laquelle il ne comprenait rien, mais qui l'amusait. C'est cet amusement qui animait le personnage de Hulot, incarné par la personne de Tati (qui firent un corps unique et insécable). Tati-Hulot opposait toujours le corps social contenu et le libertaire (la fuite permanente de Hulot) afin de donner de la réflexion au spectateur : *comment transgresser les règles pour pouvoir s'accommoder de la vie ?* Or, Tati ne transgressait pas de manière politique ou agressive, mais – simplement – il transgressait, avec grâce.

La mise en scène de Tati, c'était également un effort de stylisation. Tati réalisateur, c'était la précision. Ayant le regard sur tous les personnages, rien ne lui échappait. Tati se démultipliait pour jouer tous les personnages par procuration et dirigeait au millimètre près.

Ainsi, le génie de Tati résidait dans les moindres détails. Son génie s'est concrétisé par *Mon oncle* (1958), film oscarisé, et *Playtime* (1967) – film qui pourtant n'a pas connu un grand succès. Dans ce dernier, le film se regarde comme un tableau : il faut le regarder plusieurs fois pour le redécouvrir. Finalement, le génie de Tati, c'était de faire des chefs-d'œuvre débonnaires et caustiques. C'était une vie, c'était une œuvre, c'était Jacques Tati.

Julien Robin, M1 APRS

LA PLUME

		2	4	1			8	
		6	2		3		4	
8		3			9		6	
6					1	4	9	
5			8	7	4			1
	1	8	6					3
	9		3			8		4
	8		9		5	2		
7	6			2	8	5		

PAUSE JEU AVEC LA PLUME